

son caractère particulier. Horace et Virgile n'écrivent pas comme Homère ni Pindare ; Corneille et Racine diffèrent d' Euripide et de Sophocle, et l'auteur qui voudrait imiter servilement aujourd'hui ces grands classiques et mépriser ce qui plaît à notre siècle, n'obtiendrait aucun suffrage : il faut être de son temps. Il n'est donc pas question de s' enrôler dans l'armée classique ou dans l'armée romantique, mais, tout simplement, d'examiner les vices dominants de nos hommes de lettres, quelque soit leur drapeau.

Tout homme qui a le sentiment du beau évite ce qui choque le regard, l'oreille ou la pensée. Quelque soit le genre qu'il adopte, il sait plaire en se conformant aux règles du goût. Le bon goût sera mon criterium, c'est-à-dire, mesdames et messieurs, je ne ferai que redire vos jugements.

Je l'ai dit tantôt, la femme est la reine de la mode, une reine souvent accusée de caprices ; mais dans ses fantaisies, elle n'oublie jamais que son empire est dans l'art de plaire, aussi quelque parure qu'elle revête, qu'elle porte une fontange ou que sa tête soit ornée d'une résille, elle sait donner à tout une grâce particulière, et par un prodige de goût faire admirer les toilettes les plus excentriques, le chignon le plus audacieux.

Ce tact exquis, ce sentiment intime du beau manquent trop souvent à l'homme, surtout s'il se fait écrivain.

Bien écrire, c'est se conformer dans le choix des sentiments et des pensées aux règles du bon sens, c'est, dans l'arrangement des phrases, dans la disposition du sujet, rechercher la clarté, le naturel, la variété, l'harmonie. Ces qualités ne sont pas l'apanage exclusif d'une école, mais elles se trouvent chez ces auteurs fameux dont la gloire s'accroît d'âge en âge, et que tous les peuples reconnaissent comme les maîtres du goût.

Il nous est malheureusement difficile de rester dans des limites déjà

si larges ; l'esprit s'y trouve encore à l'étroit et se révolte pour chercher des lois nouvelles loin des sentiers battus.

Les succès, parfois brillants, obtenus par l'audace en dépit du bon sens, ont enflammé la gent littéraire et, de plusieurs on peut dire avec le poète :

« La plupart emportés d'une fougue insensée
Toujours loin du vrai sens vont chercher
leur pensée.
Ils croiraient s'abaisser dans leurs vers
[monstrueux
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser
[comme eux. »

La critique, qui seule pourrait mettre un frein aux sottises du temps, reste muette. Il semble qu'il y ait une conspiration universelle pour étouffer toute appréciation impartiale des auteurs, l'un ou se hâte de baillonner le profane qui ose juger un ouvrage, et en signaler les défauts comme les beautés.

A ce sujet, permettez-moi de vous raconter un apologue.

Il existait au moyen-âge une société de gens de lettres connue sous le nom de « *Confrérie de Ma vel Los et Renom.* » Le but de l'association était de procurer la célébrité aux auteurs, en leur épargnant les déboires qui précèdent la popularité. Tous les membres étaient tenus de se louer mutuellement, tant dans leurs ouvrages que dans leurs discours, et pour prévenir tout scrupule de conscience, jamais on ne devait lire le travail d'un confrère qu'après en avoir fait un éloge pompeux.

Comme vous le pensez bien, mesdames et messieurs, troubadours, trouvères, compagnons de la gaie science s'agrégèrent en foule au nouvel institut : et le monde fut rempli d'Homères et de Virgiles. La gloire devint une conquête facile, et l'on ne fut plus obligé pour l'acquérir de s'évertuer durant de longues années à produire des chefs-d'œuvres. La moindre improvisation suffisait pour s'élever au premier rang sur l'aile de la réclame et pour être réputé l'égal des plus grands auteurs. Une chose digne de remarque, c'est que les